

Antonin Boisvert a été, dès la fin des années 50, un pionnier dans le domaine de la recherche en psychologie sociale. Dès 1957, en effet, il a mis sur pied, puis dirigé le Service des recherches et sondages des chaînes françaises de la Société Radio-Canada, qui a accueilli des stagiaires de l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal. Il nous raconte ici quelques moments de sa longue et fructueuse carrière de psychologue social.

### **Pierre Michaud**

Université du Québec à Montréal

---

**P.M.** Fin des années 40, début des années 50, comment est-ce que l'on se découvre un intérêt pour la psychologie?

**A.B.** C'est venu par un accident de la nature, si j'ose dire! J'étais en philosophie au Collège de Saint-Jean, collège à la mode si on le compare à d'autres collèges, et la direction du collège invitait des anciens ou des spécialistes pour parler aux étudiants en philosophie. Gilles-Yvon Moreau est venu. De mémoire, c'est le premier contact, à part des lectures bien sûr; le mot psychologie commençait à être à la mode. Mes premiers contacts étaient des lectures. Il y avait une revue publiée en France, les Cahiers Laënnec, qui était une revue spécialisée et dont chaque numéro traitait d'un thème. Ce sont les deux sources qui ont marqué mon orientation.

**P.M.** Et ce fut déclaré à l'occasion de la prise des rubans.

**A.B.** Tout à fait, à la cérémonie traditionnelle de la prise des rubans. Moi, j'avais choisi, comme domaine général, l'éducation.

**P.M.** Mais, l'éducation, c'est assez loin de la psychologie?

**A.B.** Surtout qu'à l'époque, l'éducation s'enseignait à l'École normale Jacques-Cartier. Il n'y avait pas vraiment d'enseignement pédagogique à l'université, sauf les cours du samedi et de l'été, à ce qui s'appelait l'Institut pédagogique St-Georges, qui était plus le fait des religieux enseignants qu'une vraie unité pédagogique universitaire. Mon choix a mûri après la rencontre avec Moreau et, durant l'été, après une rencontre avec le principal de l'École normale Jacques-Cartier qui m'avait fourni toute la littérature disponible. Cela ne me paraissait pas l'université comme on imaginait que l'université devait être dans ce temps-là.

**P.M.** Mais dans ce temps-là, l'École normale Jacques-Cartier, ce n'était quand même pas l'université non plus.

**A.B.** Dans les faits, ça préparait les enseignants pour le niveau élémentaire et il n'y avait rien d'autre. Le réseau d'écoles normales dans la province de Québec n'était pas d'un niveau très élevé.

**P.M.** Il n'y avait rien d'intéressant pour répondre à tes aspirations?

**A.B.** Non. Alors, j'ai décidé de m'inscrire en psychologie.

**P.M.** Comment ça s'est passé?

**A.B.** Alors, on allait à l'Université de Montréal, on pouvait aller à l'Université Laval mais, à Laval, cela s'appelait l'École de pédagogie et d'orientation. À Montréal, ça s'appelait l'Institut de psychologie, ce n'était pas un département comme maintenant, mais une des sections de la Faculté de philosophie. On allait s'inscrire à l'Université de Montréal, on prenait sa demande d'inscription en considération, il fallait se présenter au Centre d'orientation afin de passer un examen complet, le Rorschach, le Barbeau-Pinard (personnalité et aptitudes intellectuelles). J'ai été accepté. Et nous étions, en cette année 1951, la dixième année de l'Institut de psychologie, la classe la plus nombreuse; nous étions plus nombreux en première année que les trois années précédentes ensemble (le cours était de quatre ans à l'époque).

**P.M.** Mais entre la fin du cours classique et l'université?

**A.B.** Je n'avais pas les sous pour aller à l'université; je venais d'une famille nombreuse, nous étions sept enfants à la maison. J'ai décidé d'enseigner un an, j'avais un B.A.; à ce moment-là, les règles n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. J'ai rencontré alors un deuxième psychologue dans ma vie, c'était Jean-Charles Lessard, à l'Institut de réhabilitation à Sherbrooke. J'y ai passé une année et ça m'a permis de ramasser des sous. Un an après, je me suis retrouvé à l'Institut de psychologie.

**P.M.** Mais ça confirmait un peu ton orientation à ce moment-là.

**A.B.** Oui, tout à fait. Je savais que le chemin qui, intellectuellement, m'attirait c'était la psychologie; ce n'était pas l'École normale, la pédagogie, surtout comme elle s'enseignait à l'époque.

**P.M.** Et comment cela s'est passé une fois admis?

**A.B.** À l'université? Dieu que c'était laborieux! J'ai des souvenirs très précis de plusieurs de mes collègues, je pense à un en particulier, Régis April, qui venait du collège Brébeuf avec un autre de nos camarades, Claude Trudel qui, je pense, est un nom important dans l'histoire de la psychologie, à Montréal en tout cas, pour les gens de mon âge. Nos cours se donnaient en majorité au local A'425, dans l'aile à gauche quand on arrive devant la tour de l'Université de Montréal. C'était très laborieux pour la majorité d'entre nous; on avait des cours tous les jours de 9h à 12h et tous les après-midi de 15h à 18h, plus le samedi matin. Je pense que, pour la majorité d'entre nous, l'enseignement de première année, ça ne correspondait pas du tout à ce qu'on s'imaginait. Évidemment, on avait, probablement la majorité d'entre nous, une vision romantique de la psychologie; Freud était à la mode, comme les grands courants d'aide à l'épanouissement de la personnalité, la psychopathologie. Le premier cours qu'on nous donne, c'est " Statistiques " avec Guy Lavoie qui était, lui, un jeune professeur, mais presque plus timide que la majorité d'entre nous; c'était très difficile de le suivre. Et puis " Physiologie, système nerveux " avec David Bélanger et " Initiation à la psychologie expérimentale " avec Mme Brenda Milner, dont on sait que c'est un grand personnage de la psychologie canadienne mais qui, à l'époque, se débrouillait laborieusement en français. Finalement, il y avait les cours excellents mais austères du père Julien Beausoleil.

**P.M.** Il y avait la psychologie animale?

**A.B.** Ça, c'était une des choses les plus intéressantes. C'était pour nous, intellectuellement, loin de la psychologie. Le père Salman, dominicain, était un homme extraordinairement séduisant intellectuellement et c'est parmi mes beaux souvenirs de l'Institut de psychologie : les cours de Salman, en première et en deuxième année. Mais l'ensemble des cours de

première année, le Système nerveux, Statistiques, Physiologie, Histoire de la psychologie, Psychologie expérimentale, c'était laborieux et cela nous paraissait tellement loin de ce que nous souhaitions trouver à l'université. J'évoquais le nom de Régis April tantôt. Entre les cours (on avait des cours de deux heures bout à bout, souvent de trois heures), on avait des pauses de 10 minutes. Régis se promenait dans le corridor A'425, les mains dans le dos et, de temps en temps, il me disait : " Antonin qu'est-ce qu'on fait ici? ". Il n'était pas certain de ce qu'on faisait là et je n'étais pas plus rassuré que lui, sauf que j'étais moins explicite que lui là-dessus. Les choses se sont améliorées en deuxième année. En deuxième année, il y avait plus d'enseignement proprement au cœur de notre vision de la psychologie, mais nous étions moins nombreux, même si nous étions toujours la classe la plus importante de l'Institut de psychologie. Un de nos professeurs nous avait dit : " Vous êtes une bande de brillants mais Dieu que vous êtes fatigants aux heures de classe! ". Nous étions un peu frondeurs, un peu persifleurs, sans doute trop pour l'époque.

**P.M.** Vous aviez le nombre pour vous autres!

**A.B.** Nous avons décidé de mener le bal. Dès la fin de la première année, en effet, nous avons fait élire Claude Trudel comme président de toute la Faculté, pas seulement de la section psychologie. Et puis les " vieux ", tous ceux qui étaient en deuxième, en troisième et en quatrième année nous en voulaient donc de les avoir bousculés. On nous l'a dit un tas de fois. Et par nos confrères étudiants plus âgés, et par quelques-uns de nos professeurs et parmi eux, un autre qui nous l'a dit carrément : " Vous êtes brillants mais vous êtes détestables... ", collectivement s'entend.

**P.M.** Mais la première année, c'est resté comme ça.

**A.B.** C'est encore comme ça? Je ne sais si on peut imaginer une autre formule. Je ne me suis jamais arrêté à y penser. Mais le souvenir que j'en ai, ce fût très laborieux pour nous. Nous arrivions aux examens et nous étions devenus hargneux. " Qu'est-ce qu'on fait ici? " À cette époque, il n'y avait pas de mobilité, pas de flexibilité ni de " souplesse " comme aujourd'hui. Dans ce temps-là, quand on changeait de faculté, c'était perçu comme un échec, c'était perçu comme un détour très important dans l'acquisition d'une profession, c'était évalué en termes d'argent perdu, de temps perdu et d'image...

**P.M.** D'erreur personnelle?

**A.B.** Oui. Mauvais aiguillage.

**P.M.** Ensuite, tu as continué?

**A.B.** Oui.

**P.M.** Cela a bien été?

**A.B.** Très bien. Après cela, dès la deuxième année, j'ai été approché par le père Bernard Mailhot, qui est décédé tragiquement, pour faire partie d'une équipe de psychologie sociale. Le père Mailhot travaillait d'ailleurs, comme le père Mailloux, au Centre de recherche en relations humaines, sur Côte Sainte-Catherine, et il y avait là une équipe de psychologie sociale dont faisait partie Monique Lortie. On a recruté des plus jeunes, notamment Denise Tétreault, Maurice Gauthier et moi. Le père Mailhot avait obtenu des subventions du " Defense Research Board " (on était en 1951 ou 52, on utilisait l'appellation anglaise).

**P.M.** C'était une bourse de recherche qui portait sur quel sujet?

**A.B.** Notre équipe, Denise Tétreault, Maurice Gauthier, qui est devenu criminologue, puis sous-ministre adjoint à la justice, et moi, avons travaillé sur les rapports inter-ethniques dans une grande ville comme Montréal. L'hypothèse de cette grande recherche, c'était que des valeurs communes permettraient la compénétration des groupes. On avait identifié dans Montréal trois solitudes, pour paraphraser Hugh McLennan qui en voyait deux. On parlait des Canadiens français, des Canadiens anglophones (les WASP - white anglo saxon protestant) et de la minorité juive. On faisait des cartes de la ville de Montréal avec des grandes zones dominées par l'un ou l'autre des trois groupes qui avaient peu ou pas de contacts entre eux, donc pratiquement pas d'échange. On identifiait des zones de silence et des zones d'échanges. La thèse voulait que des valeurs professionnelles communes permettraient cette compénétration. Alors, on a fait, pendant deux ans, des travaux de recherche sur des groupes à Montréal; on a fait des séminaires l'été avec traduction simultanée pendant trois semaines avec vingt-cinq, trente sujets qui venaient dans des proportions respectant la démographie de Montréal - 14-15 francophones, 6-8 anglophones et 3-4 juifs - tous provenant du milieu de l'éducation et qui pendant trois semaines débattaient de leur vie professionnelle, etc.

**P.M.** En traduction simultanée?

**A.B.** En traduction simultanée et même sur film. On filmait ça et on était trois observateurs, Denise Tétreault, Maurice Gauthier, qui faisaient le contenu, les fameuses catégories de Bales à l'époque, et moi, qui étais l'analyste de la dynamique de groupe et de la procédure des débats. La deuxième année, on a expérimenté, avec les mêmes hypothèses de base, sur des groupes d'étudiants à l'Université, des groupes que l'on réunissait au Centre de recherche en relations humaines parce qu'il y avait une salle de discussion avec une salle d'observation et un miroir à sens unique, on enregistrerait tout ça de façon à analyser le processus. Denise, Maurice et moi avons fait nos thèses de maîtrise là-dessus, avec le père Mailhot. C'était modeste comme rémunération financière, mais gagner des sous, même peu, c'était toute la différence du monde entre survivre et accumuler des dettes. On nous versait pour les quatre mois d'été 500 \$, c'est à dire 125 \$/mois! Et les huit mois de l'année scolaire, on nous versait 62,50 \$/mois pourvu que nous donnions un minimum d'heures au projet. Je suis resté très fidèle à cette orientation intellectuelle. En fait, j'ai été identifié ensuite dans la Corporation des psychologues et dans l'ADIPUM, à Montréal, comme psychologue social.

**P.M.** L'ADIPUM, qu'est-ce que c'était?

**A.B.** C'était l'Association des diplômés de l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal. Avec des grands noms qui se sont occupés de cela : Claude Mailhot, Gilles-Yvon Moreau, Clément Thibert, etc. C'est dans ce noyau que l'on retrouve les premiers moteurs de la mise en place de la Corporation des psychologues. J'ai siégé à l'ADIPUM et au conseil d'administration dès le début; j'ai été huit ans au conseil d'administration de la Corporation. À l'époque, je devais être le doyen absolu en termes d'ancienneté et de durée.

**P.M.** D'autres souvenirs des études en psychologie?

**A.B.** Oui, après la première année, ça a été très agréable, plus spécialement au cours des deux années que j'ai passées au Centre de recherche en relations humaines, avec cette équipe et Bernard Mailhot. Je suis resté très lié d'amitié avec lui, et ce, jusqu'à sa mort. Devenu directeur du Service de recherches de Radio-Canada, je l'ai fait venir à quelques reprises comme consultant à l'occasion de la présentation d'un télé-théâtre, " Le malentendu " d'Albert Camus, et d'une visite au Canada de Simone de Beauvoir. Je l'avais recommandé au Directeur des affaires publiques, Marc Thibeault à l'époque, pour nous aider à réfléchir ensemble sur certains problèmes. Cette amitié a joué dans les deux sens : lui à Radio-Canada et moi à l'Université où il m'a même confié une partie de son enseignement en psychologie sociale à

l'École de service social. Donc, j'ai fait deux ans à ce Centre de recherche et j'ai carrément opté pour la psychologie sociale. J'ai fait ma maîtrise en dynamique de groupe dans cette équipe où nous avons travaillé très fort. C'était une équipe homogène et nous travaillions bien ensemble; en plus de faire du travail universitaire, nous avons des expériences humaines de fraternité et de partage de valeurs professionnelles très étroites. Et Mailhot m'a libéré pour la dernière année. Je voulais élargir mon champ d'expérience car, comme je lui avais expliqué, en quittant l'Institut de psychologie, ce n'était pas évident que je me trouverais du travail.

**P.M.** Les ouvertures n'étaient pas faites.

**A.B.** Loin de là! Je me rappelle, en première année, nous étions vingt-huit ou trente et il n'y avait que quatre étudiants en quatrième année, année de scolarité du doctorat. Et je crois me souvenir qu'un de ces quatre a pris cinq ou six mois avant de se trouver du travail.

**P.M.** Je comprends ça.

**A.B.** Mais l'évolution a été extrêmement rapide. En ce qui me concerne, j'avais trois offres d'emploi avant que la quatrième année ne soit terminée. Cela veut dire qu'il y a eu une espèce de déblocage, une espèce d'accélération géométrique dans le marché du travail qui s'est ouvert, ce qui n'était pas le cas quand j'étais en deuxième et troisième année. En quatrième année, il n'y avait presque pas de cours obligatoires, on choisissait le menu intellectuel et professionnel qui nous convenait. J'avais dit à Bernard Mailhot que la psychologie sociale allait rester mon champ de développement premier, mais que je voulais fureter un peu ailleurs. Aussitôt que j'ai récupéré, si j'ose dire, ma liberté (du groupe de psychologie sociale), c'est le père Pinard qui est venu m'offrir de faire de la recherche. Son groupe quantifiait la théorie de Piaget à l'époque. Ainsi, j'ai travaillé avec Gérard Barbeau, Adrien Pinard et Monique Laurendeau qui était un peu la cheville ouvrière du travail quotidien. Ils m'ont engagé, de même que Christine Germain. J'ai travaillé pendant un an avec Barbeau et Pinard, surtout Pinard évidemment, parce que Barbeau était devenu directeur général de la CECM. Alors, j'ai fait une année de recherche encore, donc rémunérée; c'était très modeste mais ça permettait de ne pas s'endetter.

**P.M.** Ça payait la scolarité et un peu plus?

**A.B.** Oui et en plus, habitant Saint-Lambert, je m'occupais de l'hebdomadaire bilingue de cette municipalité. J'en ai été le rédacteur pour la partie française durant de longues années. J'en tirais plus de revenus que de ma bourse d'études et je n'y travaillais que le dimanche après-midi et le lundi soir. Cet emploi, durant 10 ans, m'a permis de terminer mes études et de me marier sans dettes. Alors que la plupart des étudiants qui allaient à l'étranger allaient aux États-Unis, je rêvais pour ma part d'aller en Europe, surtout en France. Un jour, Pinard, au courant de mon rêve, m'a dit : " Es-tu sérieux quand tu parles d'aller en Europe? " Je lui ai dit : " Oui, je suis sérieux ". Il siégeait, lui, sur le comité des bourses qui étaient attribuées chaque année par la France à deux étudiants de l'Université de Montréal et à deux étudiants de l'Université Laval. Après m'avoir demandé ça, Pinard va au comité des bourses et il revient à 16 h, et j'avais une bourse pour aller en France. Ainsi, après la pénible première année, j'ai fait deux ans avec Mailhot, puis un an avec Barbeau et Pinard pour me retrouver à Paris où je rencontre Piaget dont j'avais fait la connaissance en 1954 au Congrès international de psychologie qui s'est tenu à Montréal. Il m'a offert d'aller travailler avec lui en Suisse, ce que j'ai refusé; si je quittais la France pour la Suisse, je perdais ma bourse, car c'est la France qui me logeait, mais j'ai pris ses cours en Sorbonne cette année-là. Pour moi, ces années furent une aventure intellectuelle sensationnelle.

**P.M.** Quelles démarches avant de partir pour Paris?

**A.B.** Je suis allé voir le père Louis-Marie Régis, dominicain, qui était doyen de la Faculté de philosophie, un homme remarquable, pour l'informer de mon intention de m'inscrire à l'Institut catholique.

**P.M.** Oui, surtout.

**A.B.** Il m'a dit : " Ne perdez pas votre temps à aller prendre des cours à Paris, surtout en psychologie, vous ne trouverez guère mieux qu'à Montréal ". Ça, je ne savais pas. Une fois sur place, j'ai constaté que c'était un conseil judicieux. Il m'avait dit : " Allez à la Bibliothèque Nationale, aux spectacles, à la Comédie française, dans les musées, dans les bibliothèques et, s'il le faut, vous vous accrocherez en quelque part institutionnellement pour répondre aux exigences de votre bourse. " C'est exactement ce que j'ai fait. J'ai négocié à l'INOP (Institut national d'orientation professionnelle), où avait été Paul Fraisse, où était René Zazzo, une entente à savoir que j'étais présent le matin et que l'après-midi j'étais libre. Alors, l'après-midi, j'ai fureté dans des établissements comme la Société nationale de chemins de fer (SNCF), le lycée Claude Bernard, etc. Ce fut sensationnel cette année-là!

**P.M.** Et au retour?

**A.B.** En septembre 1956, après un an, je suis revenu de Paris, marié, avec 50 \$ en poche, pas de meubles, des caisses d'oranges comme bibliothèque, mais pas de dettes! Ma mère m'apporte le courrier reçu durant mon absence et j'y découvre une offre d'emploi... de Radio-Canada.

**P.M.** Bon, les choses continuent de bien aller.

**A.B.** En 1952, il n'y avait que Radio-Canada qui commençait ses émissions à 19 h. La télévision offrait du nouveau, à multiples facettes : le mercredi soir à 20 h 30, les hommes en maillot au programme de lutte " Sur le matelas " ou le télé-théâtre " Le malentendu " pour lequel un juge de la ville de Québec nous avait écrit que si c'était en son pouvoir il ferait fouetter le réalisateur de cette émission! On pouvait recevoir des centaines d'appels pour une émission de variétés dans laquelle le décolleté laissait entrevoir la naissance des seins...

**P.M.** La télévision pouvait inquiéter?

**A.B.** Oui, justement, le président de Radio-Canada, que l'impact social de la télévision inquiétait, s'était fait conseiller de faire plus que de la télévision, de mettre en place des spécialistes pour étudier quels étaient les contenus qui convenaient et les implications de toutes natures du nouveau média. À ce moment-là, c'est la BBC qui était le grand maître, ainsi que son service de recherche à Londres. Alphonse Ouimet, le président de Radio-Canada, a choisi un des grands personnages de la télévision à Toronto, de la télévision anglaise de Radio-Canada, Neil Morrison, et l'a envoyé à Londres voir comment la BBC avait fait face à ces problèmes-là et comment elle avait organisé son service de recherche. Et Radio-Canada a développé un service de recherche copié sur la BBC, vraiment copié. Alors, M. Morrison est allé à l'Institut de psychologie à l'Université de Montréal demander conseil, disant qu'il cherchait quelqu'un qui connaîtrait la statistique parce que c'était un service de recherche qui aurait des vues là-dessus. On lui a répondu que justement l'étudiant qui est sorti de l'Université, frais émoulu, avec le profil qu'il cherchait, c'est Antonin Boisvert...

**P.M.** Et il est à Paris présentement!

**A.B.** Ils ne savaient pas où j'étais. Ils savaient que j'étais à l'étranger, en Europe. Mais ils ont donné à M. Morrison mes coordonnées au Canada et, quand je suis arrivé de Paris, j'avais une

lettre de M. Morrison qui m'offrait de le rencontrer, ce que j'ai fait bien sûr, rapidement, et j'avais un emploi! Radio-Canada a installé la direction nationale à Ottawa, et il y avait deux groupes de recherche à Montréal et à Toronto, où se situaient les centres de production. J'ai développé le service de recherche de Radio-Canada à Montréal.

**P.M.** Francophone à Montréal.

**A.B.** Oui. Ce fut pour moi une expérience extraordinaire : on s'est développé vite, beaucoup plus vite que Toronto. Toronto est resté tout petit mais Montréal est devenu important, à tel point que l'Institut de psychologie nous a demandé de recevoir des stagiaires. J'ai engagé Soucy Gagné comme psychologue dans une équipe interdisciplinaire : j'avais un économiste, Jean-Paul Kirouac, qui a fait toute sa carrière à Radio-Canada, un sociologue, Yves de Jocas, qui venait de l'Université Laval. Nous avons fait des travaux assez remarquables; nous étions, vers 1960, le plus important groupe de recherche du côté social dans tout le Québec.

**P.M.** C'est impressionnant!

**A.B.** Oui, ce fut une période formidable. Au dire d'un professeur émérite de l'Université Laval dont le nom m'échappe, les deux centres de liberté les plus importants étaient alors Radio-Canada et Cité Libre! Et j'ai eu le bonheur d'en être. J'estime que cela a été une chance pour moi.

**P.M.** Cette chance a duré longtemps?

**A.B.** Je suis resté jusqu'en 1961, quatre ans. Et là, j'ai été convoqué un lundi matin chez le vice-président, qui m'informe que dans tel service, les employés ont fait une révolte, ont signé une pétition à la haute direction demandant le renvoi du directeur. J'ai accepté nerveusement le défi et je suis devenu directeur général du service en question où j'ai réussi à faire la paix. A peu près un an après, je suis convoqué à 8h30, le lundi matin, en février 1962, chez Gérard Lamarche, mon directeur, qui est devenu par la suite le grand patron de la Place des arts. Il me dit : " Le président de Radio-Canada, Alphonse Ouimet à Ottawa, se cherche un chef de cabinet francophone et il a pensé à toi ". Je suis parti pour Ottawa en 62. Nous étions deux : un chef de cabinet plein temps pour s'occuper des affaires anglaises, et moi qui m'occupais uniquement des affaires françaises et de divers dossiers, publications, rapports annuels et mémoires au CRTC. Puis une journée, je suis convoqué chez le président. Il y avait eu des bombes dans les boîtes aux lettres à Montréal, à Westmount; c'était la violence qui commençait. Après la défaite de Diefenbaker aux élections, c'est Lester Pearson qui a formé la commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme et le biculturalisme...

**P.M.** Et là encore, on est venu te chercher?

**A.B.** En effet, pour diriger la recherche sur les communications. J'ai fait deux ans à la Commission Laurendeau-Dunton. Puis, on m'a proposé un autre défi à relever : remettre en santé la radio de Radio-Canada. La télévision s'était développée à ses dépens. J'ai accepté et je suis revenu à Montréal en 65, patron de la radio française; ce fut une aventure époustouflante. Dans mes 39 ans de carrière, ce furent les six plus belles années. La radio a été pour moi une découverte formidable, avec des collaborateurs qui étaient des gens de culture de premier plan, tels Roger Citerne, Marcel Blouin, Olivier Mercier-Gouin, Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, André Langevin, Paul Roussel et bien d'autres. J'ai été heureux là-dedans comme un poisson dans l'eau! Et j'ai eu du succès! La radio a " remonté " rapidement. Puis, après presque quinze ans, j'ai quitté Radio-Canada et je suis devenu vice-président de Radio-Québec, où je ne suis pas resté longtemps. Deux ans; il y avait trop d'interventions politiques.

**P.M.** Et la carrière a continué?

**A.B.** Oui. Je suis allé à Centraide, qui n'était pas Centraide à l'époque. Je suis allé y faire un " job de bras ". Il y avait, à Montréal, quatre grandes fédérations caritatives et quatre grandes campagnes de levée de fonds par année : celle des anglo-protestants (Plume Rouge), celle des Canadiens-Français (FOCCF), celle des Juifs (JACS) et celle des Irlandais catholiques, chacune avec sa propre organisation. À un moment donné, la chambre de commerce, les grands magasins, les grandes compagnies en ont eu assez; quatre fois par année c'était trop. Le message était clair : " Unissez-vous ". Alors, j'ai utilisé ma psychologie sociale et dans une première étape on a fait la fusion de la cueillette de l'argent et ensuite procédé à sa redistribution dans les quatre centrales. Par la suite, j'ai été sous-ministre adjoint à Statistique Canada. C'est une retombée de Radio-Canada : la nouvelle statisticienne en chef de Statistique Canada, Sylvia Ostry, se cherchait un adjoint francophone et un collègue anglophone de Radio-Canada m'a recommandé. J'étais sous-ministre adjoint au " marketing ", en pleine psychologie sociale, en pleine application de la psychologie sociale et, justement, l'idée essentielle, c'était de disséminer le plus possible l'information qui vient des Canadiens et qui appartient aux Canadiens. Statistique Canada est la plus grosse maison d'édition au pays. Quand j'étais là, j'étais président du comité de publication qui supervise 3000 titres par année : les statistiques sur l'éducation, la criminalité, le commerce international, la balance internationale des paiements, l'importation, l'exportation ... Bref, chaque directeur d'un département est un doyen d'université. J'aimais ça, ce fut une découverte pour moi. C'est une grande boîte, difficile, parce qu'il y a des factions là-dedans : les Écossais contrôlaient tel département, les Canadiens français en contrôlaient un autre, puis une bande d'Européens un autre, vraiment c'était difficile mais j'ai beaucoup aimé. J'ai été là deux ans. Puis ce fut Maurice Brossard, recteur de l'UQAM, qui m'a proposé de devenir vice-recteur aux communications, donc responsable des bibliothèques, de l'audiovisuel, de l'informatique en réseau avec les autres constituantes de l'Université du Québec. Pour moi, c'était la même chose qu'à Radio-Canada. J'étais chez moi! J'ai considéré ça comme un service à la collectivité, comme un professeur qui devient doyen pour une certaine période et qui ensuite retourne à ses recherches. Je m'étais donné cinq ans. Maurice Brossard parti, Claude Pichette m'a demandé de renouveler mon mandat, ce que j'ai refusé. J'ai finalement accepté pour une sixième année. Ce fut mon plus long séjour au même poste.

**P.M.** Finalement, la carrière s'est terminée à Paris?

**A.B.** Oui, mais auparavant, je suis passé par Jean Drapeau et la ville de Montréal pendant quatre ans, à la Commission de développement économique, où j'ai appris bien des choses, car j'avais jusque-là travaillé au fédéral et au provincial. Le fédéral, c'est les grandes questions politiques, internationales, c'est loin du monde. Au provincial, tu es beaucoup plus proche du monde, c'est les écoles, les hôpitaux. Au municipal, tu es dans la cour du monde, tu vides leur poubelle, tu ramasses la neige, c'est tout à fait autre chose, c'est une toute autre dynamique. Si les travaux publics ne marchent pas dans la ville de Montréal, c'est la catastrophe pour tout le monde. Puis, je suis retourné à Radio-Canada en 1983 jusqu'à la retraite en 1994.

**P.M.** Mais le poste à Paris, c'était un peu une espèce de consécration...

**A.B.** C'est comme quelqu'un qui est nommé curé de la cathédrale. Mais auparavant, jusqu'en 1989, j'ai été vice-président aux communications à Ottawa. Et j'avais prévenu Bill Amstrong, le vice-président exécutif qui était mon chef hiérarchique : " Quand Juneau aura terminé son mandat de président, je m'en vais ". À 58 ans, je pensais faire un peu d'enseignement à l'université et de la consultation. Avec les emplois précédents, j'avais des offres de plusieurs sources. Bill Amstrong m'invite à le rencontrer et réitère sa question au sujet de mon départ. Après Juneau je ne voyais pas ce qu'il pouvait m'offrir de nouveau à la radio ou à la télévision.

C'est alors qu'il me dit " Paris, ça t'intéresse? " En trois secondes, j'avais répondu oui intérieurement. Mais je lui ai demandé 48 heures pour réfléchir... quitte à prendre ma retraite à 64 ans plutôt qu'à 58. Je l'ai rappelé au bout de deux jours et après avoir considéré et réglé quelques problèmes d'administration interne, je fus nommé directeur du bureau de Radio-Canada à Paris.

**P.M.** Ainsi, on devient " curé " de cathédrale à Paris?

**A.B.** Pas tout à fait. À Londres ou à Paris, on ne peut pas nommer un jeune; il faut que quelqu'un ait 15-20 ans de carrière, qu'il connaisse la radio, la télévision, il faut qu'il soit capable de régler un problème dans un studio et deux heures après aller rencontrer le vice-président de la télévision belge ou négocier des ententes avec la Suisse. Ça prend quelqu'un qui agit comme ambassadeur du président, de la haute direction, mais qui est capable de faire marcher un studio, qui est capable de coordonner le travail des journalistes, des correspondants.

**P.M.** Pas tout à fait une sinécure...

**A.B.** Pas une sinécure, mais c'est mieux que curé de la cathédrale parce que le curé de la cathédrale est collé sur son évêque, tandis que moi j'ai six fuseaux horaires entre mon évêque à Ottawa et moi. Alors, j'ai beaucoup aimé cela, j'ai accompli une grosse besogne. J'ai tout informatisé le bureau à Paris. Quand arrivait un appel de Montréal pour faire une production, un reportage, l'ordinateur automatiquement réservait un studio, affectait un réalisateur, affectait un journaliste et alertait l'administration et les finances qui facturaient Montréal ou rémunéraient un pigiste. À la fin du mois, il suffisait de peser sur un bouton, tout ça se compilait et constituait le rapport mensuel : ce mois-ci, on a fait 212 éléments de production pour Montréal, 104 pour la radio, 108 pour la télévision et voici la liste des émissions et le coût pour chacune. Tout cela a été passionnant.

**P.M.** Ça fait une belle fin à une belle carrière!

**A.B.** Si c'était à refaire, je ferais les mêmes choix aux mêmes moments, sauf un : la sixième année à l'UQAM, je n'aurais pas dû la faire. Je n'étais pas malheureux, mais j'étais en sursis, je n'étais pas tout à fait bien dans ma peau.

**P.M.** Une année sur 40, c'est pas si mal! Nous allons nous arrêter ici. Je te remercie pour tous ces souvenirs.

Propos recueillis le 21 janvier 2002